

L'optimisme du symbolique

Dans son livre consacré à Georges Boole¹, S. B. Diagne fait remarquer que l'un des fondements de l'entreprise de Boole, est ce qu'il appelle « l'optimisme du symbolique », optimisme qu'on retrouve tout au long de l'élaboration des systèmes de logique formelle qui se sont succédés jusqu'à nos jours. « L'optimisme du symbolique » consiste, lors de la mise en place d'un système d'écriture, à consentir à ce que certaines étapes du calcul soient ininterprétable au niveau du sens, quitte à retrouver ce dernier au terme d'opérations purement formelles, mécaniques, guidées par des règles qu'on pourrait à la limite qualifier de typographiques. C'est ce qui se passe aussi dans l'algèbre ordinaire lorsque après avoir mis un problème en équations, on bascule dans la résolution de ces équations sans plus se préoccuper de ce que signifient les différentes lettres, inconnues ou paramètres que l'on manipule. Le sens ne ressurgit qu'au terme du calcul, lorsqu'il s'agit d'interpréter le résultat.

Lacan, dans son maniement des écritures mathématiques, pratiquait assurément cet « optimisme du symbolique ». Nombreux sont les séminaires où il développe minutieusement les articulations formelles de ses écritures avant de donner des indications, souvent allusives, voire énigmatiques quand au sens à donner à ces manipulations. Il en va tout particulièrement ainsi de son travail sur le nœud borroméen.

Il revient me semble-t-il à ceux qui le suivent de mettre au travail ces structures abstraites et d'en vérifier (ou d'en discuter) la pertinence en précisant si possible le mode d'emploi. Ce qui justifie une interrogation renouvelée sur la clinique borroméenne.

Ainsi :

L'attention flottante recommandée par Freud aux analystes comme répondant à la règle analytique prescrite à l'analysant permet – en principe – d'entendre simultanément au moins deux portées dans la partition de ce qui se dit dans la cure. Comme les mélodies des différentes voix d'une fugue, dans le discours du patient s'entrelacent sans cesse :

- la mélodie du sens, de ce qui se comprend, avec ses trébuchements, ses coq-à-l'âne, ses incohérences,
- la mélodie « matérielle » du signifiant, où se font entendre des successions de phonèmes, des rythmes, les tonalités, le volume de la voix, ce que l'on pourrait appeler la « *walking bass* » du dire de l'analysant.

De ces deux portées, il en est toujours une que prévaut sur l'autre, qui est privilégiée, qui passe au premier plan alors que l'autre tombe temporairement dans les dessous. Cette alternance se produit indépendamment d'un quelconque calcul, et tout laisse à penser qu'il y a dans ces périodes successives de prévalence de l'une ou l'autre ligne une manifestation de la structure. Une sorte de *fort-da*, en somme.

Le nœud borroméen permet-il de rendre compte de ces prévalences ? Sans doute non, si l'on entend par « rendre compte » une mise en correspondance des écritures du nœud avec des données cliniques particulières.

En revanche, et c'est ce que nous souhaiterions tenter d'illustrer dans ce qui suit, il permet peut-être d'interroger d'une façon renouvelée les manifestations de la structure dans le déroulement d'une séance ou d'une cure, et aussi de remettre sur le métier la question de ce que nous sommes en droit d'appeler « événement » au cours d'une séance ou d'une cure. Quand pouvons nous affirmer - toujours après-coup, bien sûr - «là, il s'est passé quelque chose » ?

¹ Souleymane Bachir Diagne : Georges Boole « L'oiseau de nuit en plein jour » Belin Paris 1989

Une première remarque concerne un fait d'écriture que connaissent bien tous ceux qui ont tenté de dessiner un nœud sur une feuille de papier : Si l'on se contente de tracer une ligne en zigzag, en levant le crayon chaque fois que la ligne se recoupe, si compliquée que soit la figure obtenue, on n'obtiendra jamais le dessin d'un nœud, mais seulement le dessin d'un empilement de ficelle (figure 1a). Si l'on désire représenter un nouage, il est indispensable d'anticiper au moins une fois le passage futur de la ligne devant (c'est-à-dire au-dessus) de la ligne que l'on est en train de tracer (figure 1b).



Tout dessin de nœud, ou de tresse doit tenir compte de cette nécessaire anticipation, qui se rapproche beaucoup à notre sens de celle qui est à l'œuvre dans toute énonciation. Les deux lignes dont nous parlons plus haut sont toutes deux soumises à ce double effet :

- le sens ne se clôt qu'au terme de la phrase, même s'il était déjà là dans son amorce (ceci peut se rapprocher des rêves programmatiques de début de cure, qui contiennent, mais de façon ininterprétable, tous les thèmes essentiels de la cure)
- la « *walking bass* » est, elle aussi, soumise à des effets rétroactifs : elle comporte des strophes et des refrains, des répétitions, et toute altération de son articulation doit s'entendre comme un dire à venir.

Une seconde remarque est que si nous acceptons, en première approximation,

- de considérer la ligne de ce qui est donné à comprendre comme celle de l'imaginaire
- de considérer la ligne du signifiant dans sa matérialité comme celle du symbolique

Il est clair que ce qui se passe sur l'une n'est pas indépendant de ce qui se passe sur l'autre. Les deux lignes sont articulées. Cependant, elles ne sont pas strictement corrélées : ce qui se dit sur l'une ne peut se déduire de ce qui se dit sur l'autre. Le nœud borroméen vient ici nous proposer « comme bague au doigt » que cette articulation soit constituée par le nouage avec une troisième ligne, la ligne du réel, qui serait dès lors la raison de la cohésion de l'ensemble. La ligne du réel du désir à l'œuvre dans l'instantané de la cure, là où se repère par exemple le transfert dans les énonciations du type : « je m'aperçois tout d'un coup que vous êtes là »

Le nœud borroméen a été initialement proposé comme la formalisation de ce que Lacan appelait « un nœud de langage »² à partir de l'énoncé spécifique « Je te demande de refuser ce que je t'offre parce que c(e n)'est pas ça ». Il me semble qu'on peut apercevoir ici un retournement et une généralisation possible de cette proposition : toute énonciation – au moins dans l'analyse – ne pourrait-elle pas s'entendre comme la matérialisation d'un nœud borroméen, où les trois lignes s'entrelaceraient en passant tour à tour au premier plan, et où l'analysant et l'analyste seraient également pris quoique avec des positions différentes, qu'il s'agirait dès lors de préciser ?

Ainsi au fil de l'énonciation, nos trois lignes, R, S, I, s'entrelacent, chacune passant alternativement au dessus de l'une, au dessous de l'autre, mais c'est là un point crucial : pas

² ... Ou pire leçon 5

n'importe comment. Le noeud borroméen comporte en effet certaines contraintes (voir annexe technique).

Première contrainte : le nœud étant borroméen, si un rond en surmonte un second, il est nécessairement surmonté par le troisième : si au cours d'une certaine énonciation, c'est la ligne imaginaire qui vient au premier plan, et que la ligne symbolique en vient à être occultée, alors, nécessairement, il faut s'attendre à ce que la ligne réelle vienne à son tour occulter la ligne imaginaire quelque part. Ce pourrait être une manière de rendre compte de l' *acting out*.

Si, en revanche la ligne imaginaire venant au premier plan occulte cette fois la ligne réelle, c'est la ligne symbolique qu'il faut s'attendre à voir surmonter (occulter) la ligne imaginaire en certains points, ce qui pourrait se comprendre comme une formulation du retour du refoulé. En aucun cas une ligne quelconque ne pourra surmonter les deux autres à la fois, c'est la contrainte de base du noeud

Nous ne donnons ici que deux des six abords possibles du tressage des trois lignes. Tous nous semblent intéressants à explorer plus avant. Ce serait de fait remettre sur le métier comme l'a déjà largement commencé M.Darmon,³ la séquence proposée par Lacan lors de sa conférence de 1953 Réel, Symbolique, Imaginaire pour décrire le déroulement de la cure, mais avec les outils qu'il nous a proposés deux décennies ans plus tard.

En tout état de cause, il en résulterait que certains moments d'une cure (voire certaines cures) sont soit du type « RSI », soit du type « RIS », et que les deux sont exclusifs l'un de l'autre. Le passage d'un type à l'autre se fait – c'est ce que nous indique la structure - par une opération de retournement « en crêpe » qui reste à interpréter cliniquement : Une telle transformation est-elle possible au cours d'une cure ? Au cours d'une séance ? relève-t-elle de l'interprétation, voire de la passe, ou faut-il la considérer comme caractérisant une cure et ne pouvant s'opérer éventuellement que lors d'un deuxième tour ? La même question se pose pour les autres transformations qui permettent de passer d'une mise à plat du nœud à l'autre.

Par exemple, *quid* du retournement d'anneau ? Cette transformation conserve l'ordre (RSI ou RIS) mais change la gyrie du nœud⁴. Mais ce faisant, elle bouleverse également les places proposées par Lacan pour les signifiants qu'il associe au nœud : objet *a*, Sens, Jouissance Phallique, Jouissance Autre, Inhibition, symptôme, angoisse. Quel événement correspond à un tel bouleversement ? Il est clair que ce ne sera pas le même suivant l'anneau que l'on choisit de retourner, même si le nœud résultant de l'opération est le même.

³ M.Darmon, Essais sur la Topologie Lacanienne (Nouvelle édition 2004) p354-5 La séquence comporte 9 « événements » et s'écrit : rS-rI-iI-iR-iS-sS-sI-sR-rR.

⁴ Mais quel sens clinique donner à la gyrie ? Il nous semble que l'écriture du nœud sous forme de tresse est seule capable d'éclairer cette question : la tresse décrivant un nœud lévogyre et celle d'un nœud dextrogyre ne commencent pas au même endroit, même si l'ordre (RSI ou RIS) est le même

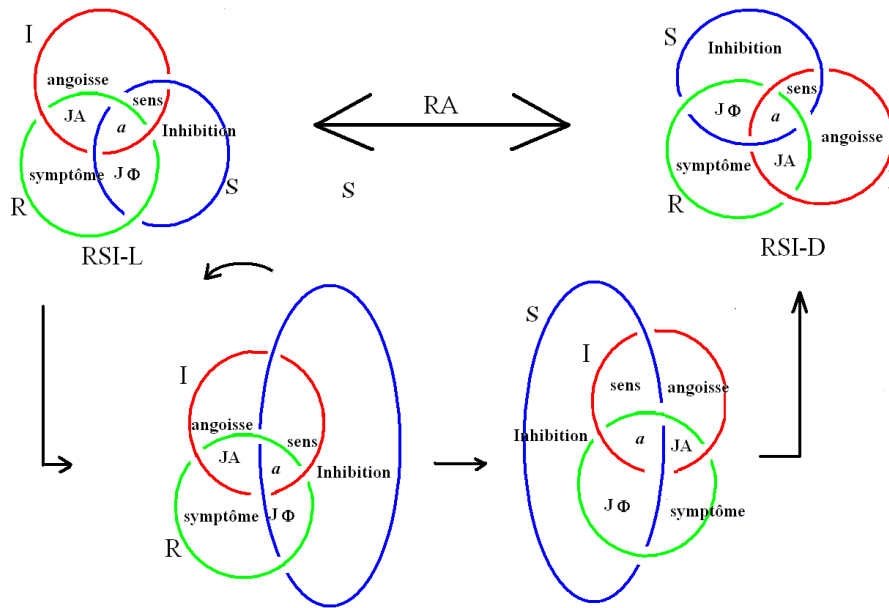


Figure 2

La figure 2 donne l'exemple du passage d'un nœud RSI-L à un nœud RSI-D par retournement de l'anneau symbolique. On observe – au pur niveau de l'écriture du nœud – un échange entre :

Jouissance Autre et objet a à l'intersection entre les ronds Imaginaire et Réel

Angoisse et sens dans le rond imaginaire

Jouissance Phallique et symptôme dans le rond Réel.

Seule l'inhibition reste à sa place.

Qu'angoisse et sens aient des rapports de contiguïté, que ce qui fait sens puisse soulager l'angoisse ou au contraire l'amplifier, qu'il puisse y avoir passage de l'un à l'autre, voilà qui ne saurait nous surprendre, et qui était déjà au principe des premières analyses des études sur l'hystérie.

Qu'au cours d'une cure un symptôme puisse être investi au titre de la jouissance phallique, ou qu'au contraire ce qui était investi au titre de cette jouissance apparaisse brusquement comme un pur et simple symptôme, nous semble également familier.

En revanche comment Jouissance Autre et objet a pourraient s'échanger, voilà qui nous paraît parfaitement énigmatique.

Il est clair que l'interprétation de ces échanges n'est pas univoque au niveau clinique. Ce que le nœud nous permet de concevoir, c'est qu'une seule et même opération, le retournement de l'anneau symbolique a pour conséquence simultanée ces trois échanges. Reste à repérer ce qui d'une interprétation, ou plus généralement d'un événement survenant dans une cure peut se lire comme « retournement de l'anneau symbolique ».

Ce questionnement, peut être repris bien sûr pour les deux autres retournements d'anneau, mais aussi pour les autres transformations en jeu (particulièrement RG)

On le voit, l'« optimisme du symbolique » nous conduit pour l'essentiel à prendre au sérieux l'écriture nodale proposée par Lacan. Nous nous sommes limités à interroger cette écriture dans une tentative de rendre compte de ce qui se passe dans une cure, de ce qui fait événement, de ce qui peut ou ne peut pas avoir lieu dans une expérience qui met en œuvre les

lois de la parole et du langage et uniquement ces lois. Loin d'apporter une réponse, ce que le nœud nous permet c'est

- d'une part de déplacer notre question en la reformulant et en la démultipliant
- d'autre part d'éliminer certaines occurrences imaginables mais dont la structure du nœud nous montre l'impossibilité.

Annexe technique.⁵

Considérons le nœud borroméen constitué par trois ronds différenciés R (vert), S (bleu), I (rouge). Il peut être mis à plat de 4 façons différentes :

R surmonte S qui surmonte I dextrogyre (RSI-D) et lévogyre (RSI-L)

R surmonte I qui surmonte S dextrogyre (RIS-D) et lévogyre (RIS-L)

Il existe des transformations qui permettent de passer d'une mise à plat à l'autre :

RC : le retournement « comme une crêpe » conserve le caractère dextro ou lévogyre mais transforme RSI en RIS et vice-versa

RA : le retournement d'anneau transforme un dextrogyre en lévogyre et vice-versa, mais conserve ce que nous convenons d'appeler l'«ordre» du nœud (le fait d'être de type RSI ou de type RIS). Remarquons que la transformation a le même résultat quelque soit l'anneau que l'on choisit de retourner.

RG : le retournement « global », analogue au retournement d'une sphère, qui rejette à l'extérieur le secteur central du nœud, et qui transforme à la fois la gyrie et l'ordre. Cette opération explique l'intérêt de Lacan pour le retournement de la sphère.

Id: l'identité qui ne transforme rien, qui est le résultat de l'application successive de la même transformation deux fois de suite.

Les 4 mises à plat associées aux 4 transformations forment un groupe de Klein donné figure 3

⁵ Formulation condensée des parties techniques de plusieurs leçons des séminaires « Les noms du Père », RSI et Le Sinthome.

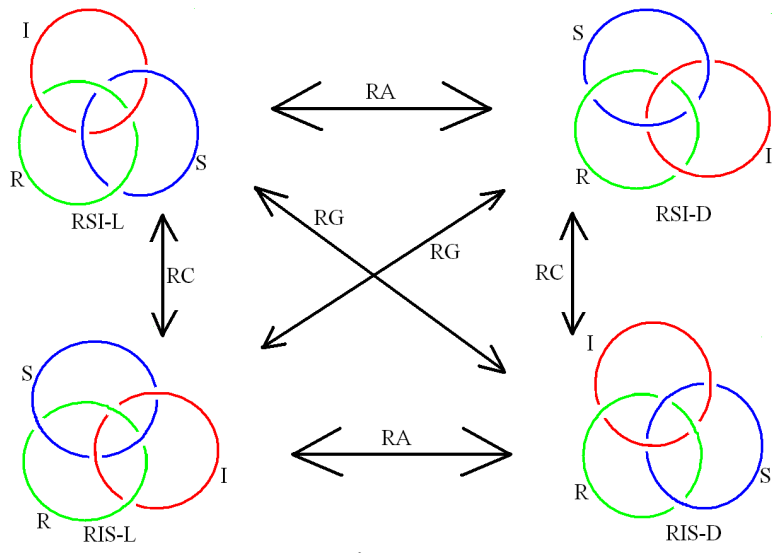


Figure 3